

Nicole Seiler, magicienne de l'image hantée



NICOLE SEILER

Spectres vivants de «Shiver». La caméra infrarouge et ses visions décalées. ARCHIVES

> **Scène A Lausanne, la danseuse et vidéaste rend un hommage saisissant aux films d'horreur**

> **Un procédé vidéo innovant mystifie le mouvement dans «Shiver»**

Marie-Pierre Genecand

Nicole Seiler est une femme d'images. De corps aussi, elle qui a fait ses classes à la Scuola Dimitri de Verscio, au Tessin, puis à l'école Rudra de Bèjart, à Lausanne. Avant de danser pour des chorégraphes comme Guilherme Botelho ou Philippe Saire. Mais dès qu'elle a fondé sa propre compagnie, en 2002, la longiligne Zurichoise a montré sa grande maîtrise de la vidéo. Modélisation sociale (*Madame K*), fossé entre fantasmes et réalité (*Pixel Babes*), voyeurisme à

distance (*Living-room Dancers*): depuis dix ans, ses productions à haute valeur technologique tracent une ligne subtile entre le sujet et sa projection. Dans *Shiver*, l'artiste quadragénaire innove encore. En résidence à Berlin, elle a découvert un procédé vidéo complexe qui, via une caméra infrarouge, permet de projeter sur les corps leurs doubles en images animées. Une trouvaille troublante qui lui a inspiré une création frissonnante. Ambiance manoir hanté et créatures d'outre-tombe: ces jours à l'Arsenic, à Lausanne, le film d'horreur est à l'honneur.

«J'apprécie que Nicole Seiler ose des spectacles techniquement ambitieux. On pense souvent que ces défis sont réservés aux hommes.» Intéressant, le point de vue de la dramaturge Marie Fourquet, à la sortie de la première, mardi soir. Car, oui, Nicole Seiler ne recule devant aucun challenge technologique. Et axe toutes ses productions autour des notions de perception. Avant cette plongée dans le film d'horreur, l'artiste a proposé des travaux scrutant le rapport entre image et son.

Dans *Playback*, pièce de 2010 complètement aphone, les interprètes tout de blanc vêtus «immaient» les titres de chansons qui s'affichaient sur un écran, prouvant qu'on pouvait «voir une musique». Tandis que dans *Amauros*, pièce de 2011 complètement audio, les interprètes tout de noir vêtus produisaient en direct le

La perception est brouillée, démultipliée. On admire cette capacité à renouveler le répertoire visuel

bruitage d'images que le public ne voyait pas, prouvant qu'on pouvait «entendre une image»... Nicole Seiler a pour marotte la part d'imaginaire dans nos constructions mentales et se donne les moyens, visuels et sonores, de son obsession.

Autant dire que la peur, avec sa dimension irrationnelle, est un domaine de prédilection pour l'artiste. Dans *Shiver*, tout débute

par la simple parole. Un rideau s'ouvre et un speaker, en anglais, donne le ton du frisson, prophétisant que la mort débute avec la vie et que chacun doit faire avec cette fatalité. Traduction visuelle immédiate: dans la pénombre, une créature rampe au sol, ectoplasme étrange sur lequel apparaissent des formes blanches et animées, sorte de cellules en perpétuelle scission-recomposition. Mystère de la matière. Comme si les humeurs des quatre danseurs s'affichaient à l'extérieur...

«C'est le principe de cette caméra infrarouge», explique Nicole Seiler, en marge de la représentation. «La caméra filme les corps en direct et, par un traitement à l'ordinateur, ces images sont reprojettées sur les danseurs.» D'où la sensation d'un dévoilement de leur monde intérieur, entre zones froides et pics de chaleur. Difficile de vraiment saisir ce que l'on voit d'ailleurs... Un bon moteur pour la peur! «J'ai d'abord découvert ce procédé et ensuite j'ai imaginé un thème en lien avec ces images fantomatiques», confirme la chorégraphe.

Ainsi, *Shiver* enchaîne des images saisissantes: spectres poursuivis par une traînée blanche, magma rougeoyant, derviches tourneurs qui semblent avaler leur propre silhouette... sans cesse, la perception est brouillée, démultipliée, ouverte. On admire cette capacité à renouveler le répertoire visuel, à déstabiliser l'esprit par la vision. Mais parfois, la fascination pour le procédé semble dépasser le propos. Qu'en est-il des peurs primaires, dérobées? Des peurs qui ne sont pas folles apparitions, mais sourdes sensations? Outre le décalage de perception, on est finalement peu inquiétés face à cette production.

Dès lors, *Shiver* relève plus de l'hommage aux univers hantés et aux thrillers déjantés que de l'exploration des angoisses ancestrales, lovées en chacun de nous. Et, dans ce registre baroque, échevelé, le travail de Nicole Seiler remplit parfaitement sa mission de haute confusion.

Shiver, Arsenic, Lausanne, jusqu'au 9 fév., 021 625 11 36, www.arsenic.ch